Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 5

Artikel: Quelques principes d'hygiène militaire [Fortsetzung]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-705107

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Belgien hat in den letzten Jahren einen starken Verteidigungsgürtel geschaffen, der den offiziellen Namen Devèze-Linie trägt, zu Ehren des langjährigen Verteidigungsministers Albert Devèze. Die belgische öffentliche Meinung verlangt nunmehr auch die Befestigung der Südgrenze des Landes.

*

Das bis vor kurzem bestehende *amerikanische Waffenausfuhrverbot* ist durch den Senat mit einer Mehrheit von 3 : 1 Stimmen aufgehoben worden. Das Repräsentantenhaus hat der Aufhebung zugestimmt. *M.*

Aide-mémoire sur les gaz de combat

Il nous paraît utile de rappeler ici, d'une manière extrêmement concise et pratique, ce que le public en général, ainsi que chaque militaire devrait connaître de l'importante question des gaz de combat.

On classe les gaz de combat en deux catégories principales:

a) les fugaces ou poisons de l'air (lacrymogènes, sternutatoires, suffocants);
b) les persistants ou poisons du sol (vésicants).

Lacrymogènes.

Qu'appelle-t-on des lacrymogènes? Les lacrymogènes sont des gaz qui irritent fortement les yeux et les rendent très sensibles à la lumière; la victime en est momentanément aveuglée.

Leur action est-elle immédiate ou retardée? Elle est immédiate (quelques secondes après le contact).

Dure-t-elle longtemps? Tout le temps que les yeux sont soumis à leur influence; une fois hors de leur atteinte, on constate que la douleur s'atténue et les yeux peuvent être ouverts.

La vue peut-elle être définitivement compromise par leur action? Non; dans la plupart des cas, l'œil n'en éprouve aucune suite fâcheuse.

Comment se protège-t-on? Par le port du masque; les lunettes seules sont rarement assez étanches.

Connaissez-vous un produit usuel qui ait la même action? Oui: l'oignon qui contient une essence lacrymogène qui pique les yeux.

Les lacrymogènes de combat sont-ils nombreux? On en connaît un certain nombre; un des plus connus est le bromure de benzyle, utilisé dans les cellules à gaz pour la vérification de l'étanchéité des masques.

Sternutatoires
(ou irritants).

Que veut dire ce mot? Il désigne des produits qui, sous forme de très fine poussière, flottent dans l'air et qui, par irritation, provoquent de violents éternuements et de la toux, quand ils pénètrent dans les bronches.

Connaissez-vous un produit naturel qui ait le même effet? Oui: le pollen du foin et de diverses fleurs donne, chez certaines personnes, une semblable irritation connue sous le nom de rhume des foins.

Savez-vous quelque chose de la composition chimique des sternutatoires de combat? Ce sont des produits faits à partir de l'arsenic qu'on appelle des arsines.

Leur action n'est-elle que désagréable? Elle est certainement plus que désagréable, car les sternutatoires provoquent des douleurs intenses dans les os de la face, des maux de tête intolérables, ainsi que de très pénibles accès de toux.

Cette action est-elle immédiate? Oui, elle se fait sentir dans la minute qui suit.

Est-elle durable? Guère au-delà du temps pendant lequel la victime reste exposée à leur atteinte; une fois à l'air pur, elle voit ses douleurs disparaître peu à peu, sans laisser de suites.

Comment se protège-t-on des sternutatoires? Par le port du masque mis à temps. Une fois les éternuements déclanchés, il devient difficile de le supporter.

Suffocants.

Pourquoi nomme-t-on certains gaz de combat des suffocants? Parce qu'ils agissent sur les poumons et causent l'étouffement du gazé.

Quel est leur mode d'action? Ils provoquent ce que les médecins appellent un œdème du poumon, soit l'envahissement de cet organe par la partie aqueuse du sang, le plasma, ce qui a pour conséquence d'empêcher l'absorption de l'oxygène de l'air nécessaire à la vie.

Cette action est-elle immédiate ou retardée? Elle n'est pas immédiate. Au moment de l'inspiration de l'air empoisonné, le gazé ressent une légère suffocation accompagnée d'un peu de toux. Puis quelques heures se passent sans qu'il éprouve de malaise spécial; brusquement il étouffe et se débat dans l'angoisse d'une asphyxie croissante. Il meurt par fléchissement du cœur qui ne peut plus surmonter l'énorme travail supplémentaire donné par le blocage des poumons et l'épaississement du sang.

La mort est-elle infaillible? Non. Si le gazé, convenablement soigné, a pu résister trois jours, ses chances de guérison augmentent considérablement; il s'en tire alors presque certainement, mais son cœur reste longtemps fragile.

Y a-t-il plusieurs suffocants? Oui. Outre le chlore, les plus connus sont: le phosgène, la surpalite qui est une sorte de phosgène double, et la chloropicrine qui, au point de vue agressif, a l'avantage de ne pas être décomposée par l'humidité.

Comment les reconnaît-on? Par l'odeur. Le chlore sent comme l'eau de Javel; le phosgène a une odeur de terreau ou de foin pourri; la chloropicrine une odeur âcre de linge brûlé; de plus, elle pique nettement les yeux. La surpalite rappelle le phosgène.

Comment se comporter vis-à-vis d'un gazé par suffocants? Lui interdire tout mouvement, à commencer par la marche; il doit être transporté au poste de secours le plus proche. Eviter de lui donner à boire et se garder de pratiquer sur lui la respiration artificielle. En somme, plutôt s'abstenir que de vouloir à tout prix faire quelque chose pour lui. Seul un médecin compétent est en droit d'agir. Une intervention maladroite peut avoir les plus graves conséquences pour la victime.

Comment se protège-t-on des suffocants? Par le port du masque à gaz.

A suivre.

Quelques principes d'hygiène militaire

Les maladies des armées et leur prophylaxie

Il ne saurait être question de traiter ici de toutes les maladies qui ont coutume d'apparaître pendant les guerres, et d'y exercer leurs ravages, telles que le choléra, le typhus, la dyssenterie, le scorbut, la fièvre intermittente, les maladies des yeux et tant d'autres encore. qui sont les ennemis les plus redoutables des soldats. En revanche, nous croyons à propos d'indiquer brièvement, et d'une manière générale, les mesures réputées les plus efficaces pour les éviter, ou pour en circonscrire l'extension.

Pour cela, il y a deux moyens, l'un consiste à mettre le soldat en état de résister autant que possible aux influences morbides, en le maintenant dans les meilleures conditions hygiéniques et morales possibles; l'autre moyen

consiste à rechercher, puis à écarter les causes de ces influences.

Pour approcher autant que possible de ce but, qui ne peut jamais être entièrement atteint, on fera bien de recourir aux deux sortes de moyens simultanément. Pour les premiers, les moyens hygiéniques, nous avons étudié dans des articles précédents les principes qui sont à leur base.

Par contre, nous sommes moins éclairés sur la voie à suivre dans l'étude des causes des maladies. Des travaux modernes ont, sans doute, jeté bien des lumières sur certains sujets spéciaux de cette étude, mais, sur le plus grand nombre des causes d'épidémie, on possède des données trop générales, pour qu'elles puissent conduire sûrement à des conclusions pratiques.

Le *choléra* s'attache souvent aux armées qui sont longtemps en campagne; il sera donc utile pour nos soldats de connaître un peu les précautions à prendre contre cette épidémie, qui, heureusement, ne s'est pas encore familiarisée avec notre pays.

Le moyen de contagion de cette maladie paraît consister, suivant les expériences faites, dans des champignons microscopiques, qui se développent en masses énormes dans les intestins des malades. C'est pourquoi la contagion et la propagation du choléra ont lieu essentiellement par les déjections.

L'origine de l'épidémie et son invasion sont facilitées par l'accumulation de troupes, par toutes les influences déprimantes, par l'abus de la nourriture, aussi bien que par l'abus de la boisson, par des aliments de mauvaise nature, acides ou trop aqueux, par la corruption de l'air respiré, enfin par l'insalubrité des logements et du sol.

On peut déduire des causes indiquées les moyens à employer pour s'opposer à leur effet. Avant tout, il faut combattre cette frayeur exagérée, et souvent ridicule, qu'inspirent la maladie et l'approche des malades.

Le choléra n'est pas contagieux, par exemple, comme la variole, c'est-à-dire que la contagion ne s'opère pas par le simple fait du voisinage du malade, de l'avoir visité ou même touché; et il faut avoir prolongé son séjour auprès du cholérique, ou avoir négligé les principales précautions à prendre, pour que, dans la règle, il en résulte un danger réel.

En conséquence, il ne faut jamais cacher à la troupe l'invasion du choléra, au contraire, il faut la lui faire connaître par un ordre du jour positif.

Dans le cas d'épidémie, il faut éviter les grandes dislocations et les marches pénibles, autant, du moins, que les considérations stratégiques le permettent; il faut empêcher le contact avec des troupes contagionnées, ne pas prendre des cantonnements dans des localités où le choléra règne, et y passer sans s'arrêter, si l'on n'a pas pu éviter cette route. En tout cas il faut prévenir les soldats qu'ils aient à fuir, dans ces localités, le voisinage des latrines. Les troupes arrivées de contrées où règne la maladie doivent être isolées un certain temps, et soumises à une observation particulière. Il est utile de quitter les localités occupées, et de se loger dans des tentes ou dans des baraques; il faut aussi changer fréquemment de place de campement.

Les subsistances doivent être strictement surveillées, surtout pour ce qui concerne l'eau potable; il faut accorder des suppléments en alcool, café et thé; distribuer des ceintures de flanelle aux soldats, en leur recommandant expressément d'annoncer au médecin, immédiatement, tout symptôme de maladie, surtout de diarrhée, dont ils s'apercevraient, car il importe, avant tout, de combattre la maladie dans son premier début. La vente de comestibles doit être plus sévèrement surveillée, celle de fruits ou de boissons interdite.

La police de l'ordre et de la propreté doit être des plus rigoureuses, surtout pour les latrines, qui doivent être les seules places où des matières fécales puissent être déposées. Leur désinfection doit être faite assidûment. Là où toutes ces précautions seront prises d'une manière à la fois générale et énergique, avec ensemble et bonne volonté, de la part de tout le monde, on ne manquera pas d'être récompensé par des succès surprenants, et l'on empêchera ce fléau d'exercer trop au loin ses ravages.

Les choses se passent à peu près de même pour le *typhus,* ou ce qu'on appelle la fièvre typhoïde ou nerveuse.

Quoiqu'on ne soit pas encore absolument fixé sur la matière qui sert à transmettre la maladie, comme pour le choléra, tout porte à croire, cependant, qu'elle est d'une nature analogue.

Les causes les mieux connues de ces maladies sont, d'abord, une eau alimentaire corrompue par des substances d'origine animale, et une atmosphère viciée, puis une nourriture mauvaise et insuffisante, l'épuisement des forces, l'encombrement dans les habitations, etc.

Sous certain rapport, le typhus est plus contagieux que le choléra, et cependant l'hygiène est plus puissante à le combattre, parce que sa durée n'est pas aussi rapide, ni sa propagation aussi prompte, et qu'elles accordent ainsi plus de temps pour employer des mesures à son égard.

Les indications à suivre découlent naturellement des explications qui précèdent, et sont pareilles à celles pour le choléra.

Il importe plus que pour le choléra d'isoler et de disperser les malades, parce que leur réunion en trop grand nombre dans quelques hôpitaux ferait de ceux-ci autant de foyers d'infection. C'est dans cette maladie qu'il faut avoir de l'air pur et en quantité. Il faudra aussi éloigner et désinfecter les déjections.

On a prétendu que les miasmes provenant de ces dernières étaient la cause, même unique, de la contagion. Ceci est loin d'être prouvé, tandis qu'il est parfaitement établi que les causes énumérées plus haut peuvent produire d'emblée le typhus, en l'absence même de toute contagion. C'est pourquoi nous insistons sur la nécessité de prendre les mesures prophylactiques, ou préservatrices recommandées.

Les *fièvres paludéennes* (de marais) ou *intermittentes* (malaria) ne sont pas graves en Suisse, ni à ses frontières. Elles ne sont endémiques, et n'existent que dans certaines contrées. Ce serait un végétal microscopique qui servirait à transmettre la maladie. On en est atteint beaucoup plus souvent de nuit que de jour. Les contrées où ces fièvres peuvent régner sont connues, et l'on n'a qu'à se renseigner un peu à leur sujet. Si l'on ne peut les éviter tout à fait, il faut, autant que possible, abréger le séjour à y faire. Il ne faut y faire des manœuvres qu'au milieu du jour, et l'on doit y allumer de grands feux pendant la nuit. Il doit y avoir peu de sentinelles la nuit, et elles doivent être relevées fréquemment. Les hommes doivent être bien nourris, et habillés chaudement. Le thé, le café, l'usage modéré du tabac sont de quelque utilité, mais ce sont surtout les préparations de quinquina (vin de quina) qui sont efficaces.

La *dyssenterie* est une maladie très redoutable pour les armées, où elle exerce de grands ravages. Elle se présente plus fréquemment dans les pays chauds. Dans

les pays tempérés, à part des cas isolés, ou des épidémies passagères pendant la chaude saison, elle ne se développe guère dans de grandes proportions qu'ensuite de circonstances bien malheureuses.

La corruption de l'air et de l'eau joue aussi un grand rôle, ainsi que les expériences de la marine anglaise le prouvent tout particulièrement.

On a aussi accusé les déjections d'être la cause de propagation de la maladie, et le médecin doit, en tous cas, comme pour le choléra et pour le typhus, ordonner leur prompt éloignement, mais il importe surtout qu'il écarte tout ce qui peut amener des troubles dans la digestion.

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur la *variole*, ou petite vérole.

La statistique possède des preuves abondantes et concluantes sur l'utilité des vaccinations, et si quelques doutes leur ont été parfois opposés, c'est parce qu'il n'y avait alors pas assez longtemps qu'elles avaient été pratiquées sur une échelle suffisante.

On sait qu'une première vaccination ne protège contre la variole que pendant un certain temps, et que chaque soldat doit être de nouveau protégé contre cette maladie par une revaccination.

Les précautions à prendre lors d'une épidémie de variole sont connues du vulgaire, mais nous pensons bien faire en insistant sur le nettoyage de tous les objets qui ont été en quelque communication avec les malades. Si cette opération n'était pas praticable dans certains cas, il vaudrait mieux détruire ces objets, les brûler, par exemple. (A suivre.) *W.*

La défense antichars dans l'armée allemande

Le collaborateur militaire du « Temps » écrit à ce propos:

Les Allemands ont organisé avec beaucoup de soin la défense antichars dans leurs grandes unités de toute nature.

L'arme utilisée presque exclusivement est le canon antichars de 37 millimètres. Sa portée pratique maximum est de 800 mètres. Il perfore à 600 mètres une plaque d'acier de 33 millimètres sous une incidence normale. Cet engin est porté par des voitures « tous terrains » à six roues. En outre, les Allemands ont procédé, avant la guerre, aux essais de types légers d'armes antichars; il s'agirait de fusils antitanks d'un calibre égal ou supérieur à 12 millimètres, Leur encombrement serait analogue à celui des mitrailleuses. Leur efficacité serait limitée aux petites distances. On manque de renseignements techniques sur ces engins.

Chaque régiment d'infanterie est doté d'une compagnie antichars motorisée comprenant 12 pièces de 37. En outre, la division d'infanterie possède un bataillon antichars motorisé comportant 36 pièces de 37. Au total, la division d'infanterie dispose donc de 72 canons de 37.

Comment les Allemands conçoivent-ils l'utilisation tactique de ces unités? Dans la défensive, les antichars doivent briser l'attaque ennemie en avant de la ligne de résistance de l'infanterie. Ces armes sont donc, en principe, placées assez près du front pour pouvoir remplir cette mission. Dans l'offensive, les canons antichars sont poussés en avant pour assurer contre les contre-attaques éventuelles la possession du terrain conquis.

La solution des multiples et difficiles problèmes que pose la défense contre les attaques des véhicules cuirassés a été cherchée surtout dans une organisation très souple et dans un emploi largement conçu des bataillons antichars divisionnaires. Ceux-ci sont chargés d'abord de protéger leurs grandes unités, quand elles sont au repos, en mouvement et au combat. Mais tandis que les compagnies antichars régimentaires combattent toujours avec les troupes d'infanterie auxquelles elles sont affectées, au contraire, le bataillon antichars motorisé utilise sa grande mobilité pour lier son action, le cas échéant, à celle des divisions blindées. Tous les bataillons divisionnaires ont été entraînés, en temps de paix, à combattre en liaison avec les forces cuirassées.

En outre, chaque bataillon antichars est normalement associé à une unité du génie motorisée, renforcée par des mitrailleuses et éventuellement de l'artillerie et des moyens de reconnaissance et de liaison. Ce groupement mixte, appelé « détachement de barrage », est mis, au moment du besoin, à disposition du commandant de corps d'armée qui l'emploie à organiser rapidement une position d'arrêt pouvant bloquer une incursion des chars ennemis.

Ces bataillons antichars divisionnaires sont donc de véritables réserves générales antichars que le commandement peut utiliser partout où la nécessité d'un barrage contre les chars se fait sentir. Bien entendu, pour faciliter l'accomplissement de cette mission, on utilise comme ligne d'arrêt de grands obstacles naturels tels que des rivières.

Ajoutons que la division blindée possède en propre 48 pièces antichars de 37, dont 12 réparties dans les unités de chars ou de fusiliers, les 36 autres constituant un bataillon antichars.

C'est là une organisation qui mérite de retenir l'attention. Elle montre que les Allemands ont étudié d'une façon approfondie les problèmes que peut faire surgir l'intervention de grandes unités de chars menaçant par exemple les communications ou les derrières des armées.

I nostri soldati all'EN di Zurigo

Riporterò alcune mie impressioni che sono in fondo il riverbero delle vostre stesse impressioni. Faremo così partecipi al nostro viaggio patriottico i parenti, amici, conoscenti, tutti quelli che ci seguono con vigilante amore.

Il nostro scaglione ha avuto come compagni di viaggio la pioggia e il nevischio. Ma che importa se la neve cade insistente e se il vento ghiacciato tormenta i nostri volti? Un soldato non ha paura delle intemperie; *e noi ticinesi, il sole l'abbiamo nel sangue.*

Tanto sole di entusiasmo e di cordialità abbiamo pure trovato sul nostro cammino e specialmente a Zurigo. Siamo passati a traverso i primitivi cantoni, abbiamo fiancheggiato le rive del lago fatidico che fu culla della nostra patria, che ricorda l'indomabile lotta per l'indipendenza della nostra piccola grande Svizzera. Abbiamo sentito il cuore pulsare nel ritmo generoso del cuore di Tell, l'eroe che seppe affrontare e abattere il balivo tiranno. Il nostro spirito ha comunicato con lo spirito magnanimo dei Padri, che al Grütli giurarono di vivere uniti e di combattere fino alla morte per la comune libertà. I soldati di oggi hanno rinnovato lo stesso giuramento. Lo spirito dei Padri è ancora lo spirito dei figli.

A Zurigo, la nostra grande città, che ha sempre dimostrato viva simpatia per i ticinesi, siete passati fra gli applausi di una folla gentile, che vi seguiva festosa o vi lanciava fiori dai balconi; siete passati impeccabili e fieri nel cappotto stirato di fresco; — Sorridenti e marziali, avete percorsa la grande arteria della stazione, con passo deciso e spigliato come ad una parata, come ad una festa.

Avete suscitato un'ondata di entusiasmo, anche chi non sapeva parlare la nostra lingua gridava: « brafo ticines ». Ma che importa la lingua, che importa la razza; *è lo spirito che unisce, è l'anima che affratella.* E ci siamo sentiti « *di casa* », malgrado la lingua, malgrado la neve. *Ci siamo sentiti tutti Svizzeri.* Poi la musica sospese le note squillanti, le marcie briose; subentrò un silenzio quasi religioso quando siamo giunti alla Via Alta dell'esposizione, via non solo elevata materialmente sopra il terreno, ma ancor più elevata spiritualmente nella sua espressione di intenso patriottismo.

« Non si ha che una patria come non si ha che una madre. » E noi amiamo la Svizzera come si ama una madre. Piccola la nostra Svizzera; sul globo è segnata da un punto quasi inpercettibile; — Piccola anche in confronto dell'Europa ... *ma ne è come il cuore* per la sua posizione centrale da dove si dipartono i grandi fiumi; per dove passano e s'incrociano le grandi strade inter-